Alicia DUC

Les Fils des Marionnettes

Il est encore tôt lorsque mon alarme me réveille. Elle sonne une fois, deux fois, trois fois, très bruyamment, et il faut l'admettre, c'est plutôt désagréable. Finalement, après plusieurs essais laborieux, je réussis à me connecter à celle-ci, et à nouveau, le calme fait son grand retour. Quand bien même, je sais que je dois me lever. Alors encore une fois, maintenant un peu plus dégourdi, je réussis à me connecter à la maison tout entière. Les volets s'ouvrent, ainsi que les fenêtres. J'entends le lave-vaisselle s'activer, nettoyant le bazar que j'avais complètement omis hier soir. Et lorsque j'arrive dans la cuisine, mon robot-ménager, aussi relié à moi, évidemment, n'a eu qu'à entendre ce à quoi je pensais avoir comme petit-déjeuner afin de le préparer dans la minute. Ce qui me permet de faire tout cela, c'est le petit implant qui se trouve directement dans mon cerveau. Appelez cela comme vous le souhaiterez, nanotechnologie, transhumanisme, moi, tout ce que je sais, c'est que cette technologie est présente depuis des générations, et que son avancée a permis une amélioration phénoménale de la vie humaine. Ces scientifiques, ceux qui appartiennent désormais au passé, n'auraient probablement jamais cru cela possible : un renforcement des capacités physiques et mentales, un accroissement de la créativité et de l'intelligence collective, la lutte contre le vieillissement et les maladies et même l'extension de l'espérance de vie. Nous sommes dorénavant une société ayant surpassé les limites biologiques naturelles, et à l'avenir, ce progrès n'aura qu'une possibilité : se renforcer.

Dehors, lorsque je m'en vais travailler, tout est encore silencieux. Évidemment, le soleil ne s'est pas encore levé, mais il fait juste assez jour pour apercevoir le paysage pendant que j'attends un de ces taxis volants. Une douce lumière filtre au travers des bâtiments, passant gentiment du rouge-orangé de l'aube, au bleu clair du matin. Elle éclaire les forêts verticales grimpant le long des immeubles, les jardins suspendus pendant aux balcons et les fleurs sur les recoins des fenêtres. L'air du matin a beau être chaud, il reste agréable. Une légère brise me caresse le visage, et je ferme les yeux. Encore une journée de travail, juste une. Ensuite je sauterai dans le train lumière, et à vingt heures pile, je serai chez elle. Je n'ai pas le temps de rêvasser davantage, mon taxi et son chauffeur arrivent, et il me faut tout le courage du monde pour ne pas indiquer l'endroit où je souhaiterais être maintenant à la place de mon lieu de travail. Le robot attend. Il ressemble à celui que j'ai à la maison. Très humanoïde, mais robot quand même, à cause des prothèses mécaniques apparentes. Les siennes sont bleu foncé, ce qui les rend nettement plus discrètes à côté des vertes presque fluorescentes qu'arbore fièrement mon robot-ménager. Je sursaute à sa voix automatisée, qui me demande de manière monotone quelles sont les coordonnées de l'endroit où il est censé me conduire. Tout en m'excusant, je me surprends à penser que le manque d'émotions de ces machines ferait presque peur, et que cela serait encore plus effrayant si nous perdions soudainement le contrôle de cette technologie et devenions comme ces robots : sans âmes. Mais cette idée se dissipe aussitôt, pour une raison ou pour une autre. Quel sot, ce système a très bien fonctionné pendant des années, il faut simplement avoir confiance en lui. Sans cette confiance, nous ne serions arrivés à rien.
Au travail, c'est la routine habituelle : bien que l'intelligence artificielle et les robots puissent effectuer des tâches automatiques, la nécessité de superviser et de maintenir ces systèmes est toujours présente. En tant que technicien, mon travail consiste à vérifier régulièrement les

robots dans les entrepôts et les usines, afin de les reprogrammer en fonction des changements de production et aussi d'intervenir lors de dysfonctionnements mineurs. Je dois bien avouer que ce n'est pas le travail le plus palpitant, et en plus, les haut-placés restent sévères quant à la fluidité du système. Ce qui prime pour eux, c'est que celle-ci soit garantie. Alors au moindre problème, c'est la convocation directe. Cela ne sert à rien de se voiler la face, car le système de surveillance numérique, lui-même connecté à tous les implants des travailleurs, permet aux dirigeants d'avoir accès à chaque faits et gestes des employés. Alors malgré l'ennui, je ne peux pas me permettre un seul faux pas. Encore un peu de courage, et je serai libre de quitter cet endroit, pour tout recommencer autrement dans un autre lieu qui sera, et je le jure, mon paradis.
Ce soir-là, quand je finis de préparer mes bagages, la mélancolie s'empare subitement de moi. Dans quelques heures, j'aurai quitté cette ville, dans laquelle j'ai grandi, dans laquelle j'ai eu des amis, un travail, une maison, et plein de souvenirs. Pourtant, ces souvenirs, ils sont en moi pour toujours. A n'importe quel moment, il me suffira d'y repenser, de faire le tri dans ma mémoire, et celui-ci réapparaitra, aussi vif et récent que n'importe quel autre souvenir. Alors pourquoi cette soudaine tristesse ? He bien, en réfléchissant, peut-être que les souvenirs qu'on a dans le cœur sont ceux qui restent le plus longtemps. Eux n'ont pas besoin d'être gardés en mémoire, car ils sont la mémoire. C'est comme les photos, à quoi bon garder éternellement une photo, enregistrée dans cet implant, alors que le plus beau moment, ce n'était pas de prendre la photo, mais simplement de vivre l'instant présent, qui nous a donné envie de prendre cette photo ? Mais encore une fois, cette pensée s'en va tranquillement, comme la mélancolie qui m'habitait il y a quelques secondes encore. Il faut faire confiance au système, s'il est là, c'est pour notre bien.
Malgré la distance qui nous sépare, le trajet en train ne dure pas longtemps. D'ailleurs, il est tellement rapide que je n'ai même pas le temps de voir le paysage qui m'entoure. Ces trains lumières sont les seuls moyens de transports qui permettent de naviguer d'une cité à une autre. Les distances entre celles-ci sont généralement assez longues, et parfois, ma curiosité se demande ce qu'il se trouve entre toutes ces villes. Petit, on m'avait expliqué que ces zones étaient protégées, à cause de la nature florissante qui s'y trouve. Certes, elle est aussi dans nos villes, mais apparemment, il n'y a rien de plus beau que la nature dans la nature elle-même. Cette nature, j'aime me l'imaginer : les reflets harmonieux de la lumière à la surface de l'eau, la force tranquille des arbres majestueux, les animaux se promenant majestueusement dans leur palais de verdure, le doux bruissement des feuilles au vent, ou encore le chant apaisant et mélodieux des oiseaux. Cela va de soi, une nature éternellement jeune, belle et généreuse doit absolument être préservée. Alors malgré mon désir de découvrir une réelle nature, je comprends qu'il ne faut pas trop la déranger. C'est d'ailleurs pour cela que ces trains sont pratiques : rapides comme la lumière, ils ne laissent pas le temps à la biodiversité de se sentir gênée. Et c'est aussi la cause des grands murs qui entourent toutes les villes. Grâce à eux, personne n'a accès à cet extérieur, ne pouvant ainsi commettre aucun méfait qui aurait comme conséquence de compromettre un environnement entier.
Vingt heures pile. J'essaie de contenir ma joie, mais c'est plus compliqué que prévu. Alors quand enfin je ressens cette divine connexion, que j'espérais depuis si longtemps, mes jambes se dérobent presque sous moi. Elle n'a pas changé. Quelques années ont passé, et pourtant, elle n'a pas changé. Notre amour est rare, je le sais. Nos vies se sont entremêlées comme une douce

mélodie, et même séparés, cette même mélodie n'a jamais cessé de se jouer, en boucle et en boucle. A ce moment, elle est plus intense que jamais. Je la regarde un moment, et ses yeux me rappellent le vert des forêts, scintillant comme la lumière du soleil au travers des feuilles. Deux jolies émeraudes, si précieuses, si belles, si naturelles. Alors quand elle me sourit, je l'enlace d'un geste rapide et la serre fort dans mes bras. Elle m'a tant manqué. Tendrement, je passe ma main dans ses doux cheveux de jais. Ceux-ci ont la même odeur légèrement caramélisée que lors de nos adieux, et ce souvenir d'autrefois ne fait que m'émouvoir encore plus. Je l'entends rigoler, c'est un son harmonieux, séraphique, et je le laisse me bercer. Nous restons encore un moment comme cela, profitant de la chaleur de l'autre, qui, tant attendue, n'avait jamais pu être oubliée. J'ai trouvé en elle tout ce que je pouvais désirer, et je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle, car elle est mon éternité. Elle finit par entremêler ses doigts aux miens, me conduisant joyeusement à la découverte de sa ville, à présent mienne aussi. Le spectacle était plus que grandiose : les gratte-ciels, tels des sculptures vivantes, déployaient leurs courbes douces dans le ciel comme un entrelacement d'organismes marins. Les façades, recouvertes de panneaux biodégradables, se pliaient et se tordaient en réponse à la météo, tout comme des pétales de fleurs réagissant à la lumière du matin. Les murs de la cité semblaient faits d'une matière cristalline, à la fois transparente et ondulante. Les rayons solaires étaient captés puis transformés en énergie alimentant l'ensemble des bâtiments. Par temps de pluie, la surface devenait opaque, filtrant ainsi l'eau pour la recycler. Tout comme dans mon ancienne ville, la verdure était tout autant présente, s'enroulant gracieusement de maisons en maisons. A l'intérieur de son appartement, les murs eux-mêmes étaient des écrans tactiles holographiques, réagissant aux gestes des habitants afin de modifier l'ambiance des pièces. L'air semblait filtré par un réseau invisible, régulant la température de façon presque imperceptible, tandis qu'une odeur de fleurs se mêlait subtilement à celui-ci. Je l'avais toujours su : ici, avec elle, cette nouvelle vie allait devenir mon paradis.

Le lendemain matin arriva ce qui devait arriver : la sonnerie de mon alarme. Une fois, deux fois, trois fois, et soudain, plus rien lorsque la connexion se fait enfin. La seule différence est que cette fois, je suis content de me lever. J'essaie de ne pas faire trop de bruit, afin de ne pas la réveiller. Finalement, quand j'arrive déjà tout préparé dans la cuisine, je ne peux m'empêcher de parler à tue-tête à mon robot-ménager. Le contraste entre ma béatitude et sa voix monotone en fera certainement rire plus d'un, mais l'idée même de commencer mon nouveau travail ne pourrait pas plus m'exalter. Dans cette ville, je peux enfin mettre mes réelles capacités de technicien en avant. Ce n'est pas que je détestais réparer les robots, mais mon avenir ici est largement plus intéressant ! A partir d'aujourd'hui, mon but, dans cette nouvelle société, sera de continuer à améliorer les capacités humaines grâce aux implants cérébraux, aux exosquelettes, ou encore aux interfaces cerveau-ordinateur. En travaillant sur de tels projets, ma contribution permettra de renforcer plus encore nos capacités physiques et cognitives, en réparant les déficits humains. Qui sait, peut-être même que je serai encore en vie pour nous voir découvrir l'immortalité ! Néanmoins, cette première journée n'est pas de tout repos : il faut examiner minutieusement les implants, faire extrêmement attention à ne rien casser, à ne rien toucher qui pourrait péjorer le système entier d'un humain, et surtout, les replacer délicatement dans le cerveau, à la même place précisément. Parfois, il nous arrive tout de même quelques mésaventures : la plus récente, et celle qui m'a le plus surpris est survenue il n'y a

que quelques jours seulement. Lorsque je réparais un implant qui, je ne sais comment, s'était vraiment abîmé, il m'est apparu en l'examinant qu'un petit point rouge, comme une sorte de minuscule puce, se cachait à l'intérieur de celui-ci. Je l'ai tripoté un instant, pensant que c'était une malformation quelconque, mais en vain. Il m'était totalement impossible de l'enlever. Mais bizarrement, comme si je ne contrôlais soudainement plus ma conscience, je refermais précipitamment l'implant maintenant intégralement réparé, et, choisissant d'oublier cette information, le replaçait délicatement là où se trouvait sa place. Durant le courant de la soirée, je voulus raconter cette curieuse histoire à ma compagne, me demandant si je n'avais pas simplement mal suivi mes cours préparatoires de technicien, ou si la fatigue m'envahissait d'illusions. Pourtant, j'avais beau tenté de rechercher ce souvenir, la sensation était pareille à nager dans un vaste néant. Rien. Absolument rien ne me venait à l'esprit pour décrire cet événement, comme si tout n'avait été qu'un rêve flou, se dissipant petit à petit au cours de la journée, disparaissant complètement à la tombée de la nuit pour se noyer dans l'obscurité.

Le temps passe, les jours deviennent progressivement semaines, elles-mêmes se transformant en mois, tantôt avec rapidité, tantôt avec une extrême lenteur. C'est d'ailleurs durant une de ces longues et ennuyantes journées qu'un phénomène similaire se reproduit, avec un petit supplément. Pour la deuxième fois, je découvre cette petite puce rouge. Le souvenir devient alors un peu plus clair, mais n'est toujours pas assez net pour qu'il forme une image concrète de l'ancienne situation. Sans crier gare, mon instinct me hurle d'agir sans tarder. Ni une ni deux, sans vraiment savoir pourquoi, je fourre l'implant endommagé dans ma poche, le remplaçant avec un autre préfabriqué et bien évidemment, que je croyais prêt à l'usage. Catastrophe. Pendant que je replace le nouvel implant dans la boite crânienne du client en question, celui-ci subit une sorte de bug, comme si on lui avait enfilé un disque rayé, brisé, complètement inutilisable. Tout commence par de légers spasmes, se muant brutalement en de fortes convulsions. Ses yeux sont révulsés, de la bave sort de sa bouche, suivie du sang lorsqu'il se met à s'étouffer. Ses hurlements résonnent dans tout le laboratoire, si bien que j'ai l'impression qu'ils seraient capables de briser les vitres. Alertés par le vacarme, plusieurs de mes collègues entrent en trombe dans la salle. Nous tentons tant bien que mal de retenir le client, mais rien n'y fait, il est déchaîné. Finalement, dans un dernier effort, l'un d'eux remplit considérablement une seringue d'un puissant somnifère, avant de l'injecter à notre client. Épuisés, le soupir de soulagement est poussé à l'unanimité. Les collaborateurs s'inquiètent, mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Et si les patrons l'apprenaient ? Ah, on serait pas dans la mouise ! Vite, vite, il faut trouver une solution. Pendant que nous nous affairons sur le problème, je ne peux pas m'empêcher de me dire que c'est à cause de l'implant qu'il a pété les plombs. Dissipé, mon après-midi consiste à me pencher sur cette question : mais pourquoi l'implant ? Bien caché dans ma poche, je me promets d'étudier celui-ci en profondeur dans la soirée, même la nuit entière s'il le faut. Ainsi, je le rapporterai le jour d'après, ni vu ni connu, je le remettrai là où il doit être, et nous n'aurons plus besoin de chercher une solution pour ce malheureux client.

Il est déjà tard lorsque je décide de m'asseoir à mon bureau afin d'examiner ledit objet. Je me connecte aux quelques lampes dans la pièce, ne les allumant pas totalement, créant ainsi une ambiance de soirée, vaguement tamisée. J'observe un moment ce petit dispositif, me demandant ce qu'il m'a pris. De peur de me faire attraper, je n'avais pas osé le sortir durant la

crise du client. Mais maintenant que le doute s'est emparé de moi, je commence à regretter mon choix. Qu'est-ce que j'attends, au juste ? Au fond de moi, quelque chose crie que je vais découvrir la vérité. D'un autre côté, une conscience, dont je n'arrive pas tout à fait à déterminer la provenance, me souffle que je suis déjà dans la vérité. Trop tard, le vol est fait, le crime se trouve devant moi. Trop tard pour reculer, trop tard pour tout. Ne sachant que faire, je décide de toucher cette puce, imaginant pouvoir me relier à celle-ci de cette manière. A la place, réagissant à la chaleur de mes doigts, un petit écran holographique s'allume, et la pièce s'emplit d'une lueur bleu pâle. Une série de code apparaît alors, complexe et incompréhensible. Dans la hâte, je me dépêche de connecter tout cela à mon propre système de décryptage, lui-même juste suffisant pour interagir avec. Chacune des lignes du codage semble vivante, changeant sous mes yeux, comme si elle réagissait à l'intrusion commise. C'est alors que je tombe sur une section verrouillée, un segment de données de que je n'ai pas vu venir. Celui-ci est intitulé : "Nouveau Monde : Génération N005". En essayant de m'y introduire, le système se met à bloquer, chose qui ne m'empêche pas, malgré les coupures, d'entendre les bribes d'une conversation. Envieux de connaitre à tout prix ce qui, je le sens, fuit sous mon nez, je me concentre le plus possible, et réussis à saisir ces quelques mots, qui ont pour effet de me glacer le sang : société parfaite...puissante...eugénisme…soumis...contrôle...tuer parasites... Subitement, une fenêtre surgit, avec un avertissement en rouge qui crie "Accès non autorisé détecté. Suppression immédiate des données". Ignorant ce fâcheux conseil, je tente en vain de forcer l'accès. Encore une fois, trop tard. L'implant émet un bourdonnement sourd, créant une douleur aigüe qui perce mon crâne. C'est comme si une pression invisible s'exerçait sur mon esprit, brouillant mes pensées, mon corps réagissant à une commande que je n'ai pas donnée. Une voix métallique, froide et impersonnelle résonne dans ma tête : "Tentative de manipulation détectée. Tentative de manipulation détectée". Je serre les dents, essayant avec peine de m'extirper du programme, de me défaire de cette horrible intonation qui résonne impitoyablement dans tout mon être. En un éclair terrifiant, j'en ai compris assez. L'implant, cette petite puce rouge, rien n'est conçu pour apporter du confort, mais pour maintenir l'ordre. Elle n'agit pas seulement sur son corps et ses pensées, elle tisse un réseau où chaque individu, volontaire ou non, a la fonction de rouage, une pièce qui peut être contrôlée. Ce système est déjà en moi, depuis le début. En fait, il est déjà en chaque citoyen, même les anciens. "Génération N005". Ce que j'ai découvert, ce n'est qu'une minuscule porte entrouverte sur un contrôle systémique, impardonnable, cruel, dans lequel chaque mouvement, chaque idée, est traqué, analysé, corrigé. Tout ceci grâce, ou à cause de cette petite puce rouge, semblant pourtant si inoffensive, dans chacun de nos implants personnels. Jamais je ne me suis senti aussi prisonnier de mon implant. A présent, je comprends que j'avais mis mon âme complètement à nu, devant un pouvoir que j'avais cru possible de maitriser, de dominer. L'utopie, la société parfaite, ce fameux paradis dans lequel ma confiance aveugle a été placée, tout n'est qu'illusion. Dans un dernier effort, je réussis à me déconnecter, envoyant ensuite valser l'implant contre le mur, celui-ci se brisant instantanément. La douleur se dissipe, mais l'angoisse, elle, demeure, incassable, inévitable. Ma dernière pensée, avant de perdre connaissance et de sombrer dans un ténébreux univers, est pour mon pauvre amour, qui dort paisiblement en haut, ne se doutant de rien : comment vais-je lui dire, à elle, que nous vivons dans un mensonge ?

C'est d'ailleurs elle qui me réveille, je suppose quelques heures plus tard, en totale panique. Je remarque d'abord ses yeux : rouges et gonflés. Elle a l'air d'avoir beaucoup pleuré, et lorsqu'elle m'adresse la parole, ses respirations sont saccadées, comme si elle se retenait de ne pas, encore une fois, éclater en sanglots. « Il y des gens en bas. Il y a des gens en bas de chez nous, qui te cherchent. Mais qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ? » Son ton hausse sur la dernière phrase, et je n'ai pas besoin de la regarder pour savoir que ses larmes coulent pour la deuxième fois. Le pire dans tout ça, c'est de savoir que sa tristesse n'est due qu'à moi. Alors j'aimerais la prendre dans mes bras, l'étreindre fort, tellement amoureusement, afin qu'elle comprenne que tout va bien, que tout va s'arranger, que je vais la protéger. Mais rien n'y fait, et lorsque je m'approche, elle recule, froide, sévère, blessée. Non, cette fois, un câlin ne pourra pas tout résoudre. Il faut descendre, discuter avec ces gens de ce problème qui semble si important pour qu'ils ne daignent même pas l'évoquer, et trouver une solution si parfaite que tous ces ennuis n'appartiendront plus qu'au passé, et au passé seulement. Je sens ma propre gorge se nouer quant à cette idée. Est-il même possible que j'en ressorte indemne ? Pourtant, cette envie de vérité, aussi terrible soit-elle, c'est moi et personne d'autre qui l'a provoquée. Et cette vérité, je l'ai presque entièrement touchée. Jamais un dessein ne m'avait paru aussi près, et malgré les choix qui pesaient sur la balance, je savais que si je me défilais, le regret me hanterait pour l'éternité.

Nous partons dans une sorte de grande navette privée, assez luxueuse, et le silence qui règne dans celle-ci m'écrase de tout son poids. Plusieurs personnes sont avec moi, dont ceux qui m'ont arrêté, mais aussi ce qui m'a tout l'air d'être des haut-placés. Eux ne sont clairement pas là pour rigoler. L'un de ceux-ci se râcle la gorge, avant de me regarder longuement, ses petits yeux perçants semblant scanner mon âme entière. Gêné, honteux, je baisse le regard. Le sol semble être devenu soudainement si intéressant. Finalement, il se décide à me parler, le premier à prendre la parole depuis le début du trajet. Au fur et à mesure de son discours, une peur mêlée à de la colère se déclenche en moi. Ces gens sont au courant de tout. La ville où je suis né, ma famille, mes amis, l'ancien appartement, le travail qui ne me correspondait pas, la rencontre et mon amour inconditionnel pour ma chérie. Puis on arrive à l'incident. Ma curiosité, mon étonnement, le vol, le client, et cette fameuse nuit, qui n'était jamais censée arriver, puisque ma soi-disant conscience était programmée pour ne pas avoir autant de cette curiosité morbide qui m'avait animé. Somme toute, j'ai été manipulé, comme le restant des humains sur cette fichue planète, du début, et presque jusqu'à la fin. Je dis bien "presque", parce que ma vraie conscience, puisqu'apparemment j'en ai une, a fini par primer sur la fausse, ce qui expliquerait, d'après ces figures despotiques, ma propension au "fouinage", comme ils l'ont si bien nommé. Comment savent-ils tout cela ? Rien de plus simple : l'implant. Forcément, le mien, tout comme celui des autres, est relié à un système de données, permettant de nous traquer, épier nos moindres faits et gestes, ou même encore manipuler nos pensées si celles-ci ne sont pas conformes à ce qui avait été décidé pour nous a priori. Normalement, influencer les pensées est une méthode pratique, si ce n'est pas la plus pratique, pour remettre un certain individu dans "le droit chemin". Effectivement, le progrès n'est pas encore arrivé à la phase finale de la perfection, s'il y en a une, et notre génération présente encore quelques déficits. Quelle rigolade. Nous ne sommes que des pions, dans un géant échiquier. Des petites marionnettes, qui se croient libres, mais à qui ont fait faire tous les mouvements prévus en tirant sur leurs

ficelles invisibles. Notre vie, dont nous estimons être maîtres, n'est que préconçue, fabriquant progressivement les chemins que nous imaginons avoir empruntés. Cette technologie qui nous habite, dont nous sommes si fiers, ne marche pas avec nous. Elle court, et elle est nettement plus rapide, car elle gagne la course, et de loin. Notre existence même n'est qu'une utopie cauchemardesque, montée de toute pièce, un joli mensonge qui en satisfera plus d'un dès qu'il fermera les yeux. Cette réalisation, cette trahison, je l'avale difficilement. J'y ai cru. A absolument tout. Le silence est retombé, mais cette fois, je sais que s'ils se taisent, c'est pour savourer, par pur plaisir, le retour à la réalité, le cassage de gueule complet d'une illusion malsaine. Ah, qu'il doit être bon de se sentir tout puissant. Et qu'il est terriblement injuste de n'être qu'une petite maille du filet. La victoire, elle, n'a jamais besoin d'être un mirage préétabli. Que notre réalité soit fausse ou non, les plus forts, les plus éminents, seront toujours les seuls à triompher. Cette terrible minorité a constamment réussi à tout diriger, et par conséquent, à tous nous diriger.

Nous finissons par atteindre les immenses façades entourant la cité, protégeant l'extérieur de celle-ci. Dubitatif quant à notre destination, je lance un regard interloqué autour de moi. Jamais je ne m'étais rendu aussi près du mur. D'ailleurs, je le croyais interdit. Ici, le paysage est tout autre : la végétation n'est quasiment plus, et ce qu'il en reste ne sont que des tiges fanées, des fleurs abimées ayant perdu leurs pétales, et des arbres malades, leurs feuilles tâchées de points rouges tentant avec peine de contempler la faible lumière du soleil. Autour, jusqu'à un certain périmètre, comme dans une zone défendue, il n'y rien. Pas de bâtiments, de maisons, de population. Juste des robots, qui attendent près des entrées des quelques portes métalliques se fondant dans les parois. C'est gris, terne, sans couleurs, sans vie. Un des robots me fait signe de le suivre dans une sorte de vieille voiture volante, ressemblant au modèle que mes grands-parents possédaient. Rien n'a donc évolué, ici ? Les quelques personnes qui m'avaient jusqu'alors accompagnée me fixent, le sourire aux lèvres, avant de remonter ensuite dans leur fastueuse navette, qui, indéniablement, contraste effroyablement dans ce paysage. J'aimerais presque dire qu'elle fait tache. Les derniers restant sont le robot, le petit homme aux yeux malicieux, et bien sûr, moi. On me guide dans la voiture, et les portes murales s'ouvrent dans un grincement retentissant. Alors, toujours avec son même sourire, il m'explique que dans cet endroit, je serai parfaitement à ma place, avec tous les déficients. Mais de tout cela, je m'en fiche. Ce que je veux connaître, c'est...Et avant même d'avoir pu finir de former ma pensée, il m'annonce, d'un ton dédaigneux, avec son air arrogant, détestable, que je n'ai pas à m'en faire pour cette greluche qui me sert de copine. « Oh, tu l'aimes de tout ton cœur ? Comme c'est mignon, comme c'est insignifiant. Dommage, dommage, tu étais une création plutôt bien réussie. Mais bon, les autres le sont aussi. Et l'avantage des autres, c'est qu'ils ne savent pas. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin de savoir. Et quand bien même, ils auraient tout oublié en un tour de main. Il ne suffit pas de plus pour tout effacer. Tu croyais ta vie spéciale ? Dommage, dommage, les défectueux, il en a existé de tout temps. Mais qui reste-t-il pour en parler ? Ah, dommage, dommage. Tout comme toi, effacés. » La voiture atterrit dans un bruit sec, donnant l'impression d'avoir percuté de la roche. De toute évidence, je me rends compte en sortant que c'est bien pire. Devant moi, face à mon imagination où devait se dresser une splendide et rayonnante nature, se dessine un funeste horizon. Un silence pesant règne sur la forêt, les feuilles mortes jonchant le sol comme de vieux souvenirs oubliés. Les arbres dressent, tels des

spectres, leurs branches nues, vers un ciel noyé d'une brume épaisse, semblant se refermer sur la terre mourante, comme une couverture trop lourde pour laisser respirer le monde. Le seul son que l'on peut entendre n'est pas celui d'un oiseau, mais le crissement des feuilles sous mes pas, résonnant comme un écho de la fin imminente. Toute cette ancienne nature semble à présent symboliser une perte plus grande, une perte irréversible, que même le temps ne pourra jamais réparer. Et enfin, l'odeur âcre et pestilentielle qui flotte horriblement dans l'air, finit par me faire remarquer, à ma plus grande horreur, l'hécatombe. Des centaines de corps humains, voire plus, certains plus récents que d'autres, se décomposent lentement dans l'étendue poussiéreuse, chacun semblant hurler son désespoir, tentant de se rapprocher des rails des trains lumières, cherchant désespérément, une aide qu'ils savent vaine, pendant que la terre craquelée les engloutit un à un. Les déficients. Abandonnés à leur triste sort de martyrs, trop réels pour un monde artificiel, et pourtant trop humains pour cette infernale vérité.